



### De la liberté académique et du choc des cultures

Par Patrice Roy, professeur d'informatique.

Note : ce texte fut écrit vendredi le 6 novembre 2020.

J'ai vécu la crise de la liberté académique de plein fouet aujourd'hui, en partie dû à ma maladresse.

--==

Je bavarde chaque deux semaines ou à peu près, une heure ou un peu moins chaque fois, avec quelques amies et quelques amis que je croise normalement lors d'événements internationaux, et que je ne croise manifestement pas depuis la fermeture des frontières mars dernier. Ce sont des gens intelligents, que j'apprécie, et avec qui j'échange sur des sujets techniques et humains.

Ce matin, le sujet le plus « chaud » était les élections américaines, dont le résultat était alors toujours en suspens, de même que le socialisme utilisé au sud de notre frontière comme épouvantail; il faut comprendre que ce groupe de copines et de copains comprend, en plus de moi-même (du Canada pour elles et eux, mais plus particulièrement du Québec aujourd'hui), une amie de Norvège, un ami d'Islande qui travaille en Suède, deux américains (dont l'un des deux était absent) et une amie de République Tchèque. Le socialisme comme menace en faisait sourire plusieurs.

Lors de ces échanges, nous essayons de combiner un peu la technique (étant toutes et tous de la même discipline, mais dans des domaines distincts) et le côté humain ou social des choses. Nous discutons politique, implication sociale, lecture et culture, mode de vie... Quand les sujets deviennent délicats, notre amie de la République Tchèque va habituellement chercher l'un de ses chiens et lui fait des câlins, ce qui est un signal qu'il est temps de changer de sujet.

Ce matin, pour une première fois, les discussions à saveur politique n'ont pas entraîné le recours aux câlins de chiens, ce qui est probablement un signe que nous sommes tous sur une longueur d'onde connexe en ce sens, et que les signes d'un changement probable de gouvernement aux États-Unis étaient vus comme quelque chose de positif même là-bas.

--==

Après une quarantaine de minutes de discussion souriante, j'ai abordé le sujet de ma propre semaine, et j'ai mentionné l'incident survenu à l'université d'Ottawa la semaine dernière, de même que ses répercussions sur ma propre vie d'enseignant. Je ne m'attarderai pas à donner des références ici, présumant que le sujet s'est rendu à vos oreilles.

La liberté académique me tient à cœur. Il faut le savoir pour comprendre ce qui suit. En s'exprimant dans le respect et avec humanité, je pense qu'il est essentiel de pouvoir discuter de sujets délicats dans une institution d'enseignement supérieur. Que les sujets soient humains, sociaux, éthiques, politiques, techniques, etc., j'estime essentiel que nous puissions, avec cet essentiel respect et cette essentielle humanité, parler. Échanger. Je pense aussi qu'il faut offrir,

à celles et ceux qui ne sont pas à l'aise avec certains sujets, l'opportunité d'utiliser une voie différente; on ne sait jamais qui, « devant » nous (j'utilise les guillemets dû aux modalités virtuelles de notre quotidien *covidien*), vivra difficilement tel ou tel sujet, et l'humanité, pour moi, implique de respecter cela, de ne pas imposer.

De ne pas imposer, mais aussi de préserver un espace d'échange ouvert.

Avec mes amies et amis aujourd'hui, donc, j'ai voulu parler de ma semaine. De l'incident, du traitement qui m'a blessé (que l'université en question ne défende que peu, et de manière mièvre, l'enseignante en question), du clivage linguistique apparent sur la question (que je trouve intéressant; il y a matière à réflexion ici), de la manière selon laquelle je reçois cela en tant qu'enseignant.

J'ai été accueilli avec une violence qui me surprend encore. J'ai passé une partie de la journée à absorber le coup, et à réfléchir.

--==

J'enseigne depuis 1998. J'ai toujours eu une certaine prudence quant à mon rôle d'enseignant et à la gestion de mon image envers les étudiantes et les étudiants. J'ai mis des dessins des enfants sur les murs de mon bureau, une photo de ma conjointe de l'époque en évidence quand nous étions ensemble, et une photo de mon épouse aujourd'hui en évidence aussi désormais, et j'ai fait de mon mieux pour accueillir les étudiantes et les étudiants sans fermer la porte derrière, par souci de transparence.

J'ai vécu des incidents délicats, évidemment. Par exemple, il m'est arrivé d'utiliser un sacre à l'occasion pour « puncher » un message, mais j'ai eu dans ma classe de futurs membres du clergé (à plusieurs reprises), et j'ai écouté, ajusté et échangé quand un malaise m'était rapporté. J'ai utilisé la thématique du pastafarisme (un gag scientifique sur les discours qui ne le sont pas) dans un examen, mais après avoir parlé aux gens dans ma classe (multiculturelle) de ma vision, et de l'humour que j'y voyais; tout s'est bien passé car nous en avons parlé en amont, et parce que j'ai parlé du discours scientifique dans un cours de science, sans attaquer une religion ou l'autre.

Enseigner est délicat a priori. Nous échangeons avec des humaines et des humains dont nous savons peu de choses. Nous les aimons, nous prenons soin d'elles et d'eux, mais nous ne savons pas toujours quels thèmes leur sembleront sensibles; quel est leur vécu; qu'est-ce qui passera pour de l'humour à leurs yeux et qu'est-ce qui les heurtera. Et pourtant, nous maintenons ces échanges des semaines durant, chaque session, dans un climat de respect, d'humanité, de tolérance, d'ouverture, de rigueur...

--==

Le monde d'aujourd'hui est terrifiant à bien des égards.

--==

Ce matin, donc, en parlant de ma semaine, j'ai été accueilli avec une violence que je n'ai (naïvement, je suppose) pas vu venir, et c'est en partie dû à ma propre maladresse.

J'ai donc mis de l'avant l'incident d'Ottawa, en essayant de le présenter correctement : l'enseignante qui parle de communautés se réappropriant des mots qui ont été utilisés contre elle par le passé; la mention d'un *mot Voldemort* en fin de séance; l'échange épistolaire avec une étudiante plus tard dans la journée, qui semblait courtois (je ne l'ai pas lu, mais je présume de la bonne foi des gens) et la dérape : divulgation des coordonnées personnelles, invectives personnalisées, classe qui se vide...

Je pensais avoir une discussion entre amis sur le sujet de la liberté académique, espérant avoir clairement établi que le *mot Voldemort* en question était placé dans un contexte académique et constructif, pas dans un contexte d'invective.

Il y a eu réactions très fortes de mon groupe d'amis. J'ai reçu au visage un amalgame très épineux de divers sujets. Les caricatures de Mahomet étaient du lot, même si je ne les avais pas mises de l'avant, ce qui signifie que les deux sujets forment un tout au moins aux yeux de certaines personnes. Ce fut très lourd, très rapidement, et j'ai compris que j'avais fait un faux-pas auprès de mes interlocutrices et de mes interlocuteurs.

La liberté académique était pour elles et pour eux bien secondaire devant l'utilisation, même contextualisée, d'un *mot Voldemort*.

Ma naïveté (ma curiosité, en fait, mais aussi ma naïveté) m'a amené à compliquer ma propre situation. Voyant que les sujets s'amalgamaient, j'ai essayé de ramener la discussion sur ce que je concevais comme le cœur du propos : l'idée qu'il me semble important de pouvoir utiliser ces mots dans un contexte d'enseignement supérieur (pas pour insulter ou lancer sans réfléchir). Pour expliquer pourquoi, justement, ils font réagir; pourquoi ils blessent; pour les étudier, les critiquer.

--==

Mettre des mots à l'index dans un contexte académique, pour moi, c'est un peu comme brûler des livres. Je ne parle pas d'utilisation brute ou insensible. Je parle du droit de réfléchir, de critiquer, de contextualiser. De dire pourquoi on ne veut plus les entendre, même.

--==

J'ai commis mon erreur fatale en essayant d'amener le sujet de la littérature. L'argument est à mes yeux important. Quel que soit le *mot Voldemort* dont il est question, ne plus permettre de discuter d'un ouvrage où il apparaît me semble dangereux.

Et ce fut la fin.

Les amies et les amis ont quitté. Le malaise était trop grand. Les quelques visages restants étaient visiblement très mal à l'aise. Je leur ai offert mes excuses, et j'ai quitté aussi.

J'ai offert mes excuses par écrit au groupe entier, pour avoir causé ce malaise. Ce n'est pas la bonne tribune pour ce type de discussion, je l'ai compris. Les excuses ont été bien accueillies, mais il est clair que le sujet est à l'index désormais.

--==

Pour nous, cependant, je ne pense pas qu'il s'agisse d'un sujet à l'index. Je pense à mes collègues en arts, en littérature, en histoire, en sociologie, etc. À nous toutes et à nous tous dont c'est le mandat de réfléchir et de faire réfléchir. De susciter le débat. De faire en sorte que les idées se brassent, que les mots aient un espace pour exister, même s'ils existent pour être critiqués.

Ma discussion entre amis était, je l'ai compris, une tribune inappropriée pour discuter de ma semaine. Ce n'est pas le moment pour un débat serein sur la liberté académique à cette échelle.

Pour nous, qui enseignons ici, c'est une question fondamentale. Qui sait quel sera le prochain *mot Voldemort*? Qui décidera de ce qu'il est permis ou pas d'aborder?

La liberté académique, c'est le cœur-même de l'acte d'enseigner.

Dans le respect, avec humanité, avec ouverture et alternatives pour qui préfère ne pas participer, il nous faut préserver le droit de nommer les choses.

Et il nous faut un soutien à tous les niveaux, du plus proche au plus lointain.